

Chapitre 12

ACCOMPAGNER LA JEUNESSE À PRENDRE PLACE

Rap et construction identitaire

Véronique Bordes

En France, la jeunesse a toujours posé problème. Socrate en son temps s'interrogeait déjà sur le devenir de cette jeunesse lascive et sans respect pour l'adulte. Si longtemps, les adultes se sont plaints de la jeunesse, ils la regardaient malgré tout avec bienveillance, pensant que cette période passerait et que les bêtises seraient oubliées. Pourtant, depuis les années 1980 et la mise en place de la politique de la ville, la jeunesse est perçue comme une menace à laquelle il faut répondre par des politiques répressives. Comment faire alors pour accompagner la jeunesse à prendre place (Bordes, 2007) ?

Afin de comprendre comment cet accompagnement se développe, l'approche socioethnographique apparaît la plus adaptée. Ce positionnement méthodologique nous permet d'approcher au plus près les processus de passage à la vie adulte d'une jeunesse trop souvent stigmatisée à qui on demande d'être autonome sans pour autant lui laisser une place dans la société.

1. Le positionnement socioethnographique

Il semble important de spécifier la posture et les méthodes qui m'ont permis de constituer un matériel de recherche indispensable à la réflexion.

Ce positionnement savant se construit jour après jour, en réponse aux situations rencontrées sur le terrain. « Regarder ne consiste pas seulement à être attentif, mais aussi et surtout à être inattentif, à se laisser approcher par l'inattendu et l'imprévu » (Affergan, 1987). Le positionnement socioethnographique (Beaud et Weber, 1987) est fait à la fois des cadres interprétatifs de la sociologie et des pratiques de recueil de données de l'ethnographie. Ce positionnement s'inscrit dans un courant relativement minoritaire de la sociologie, mais bien réel. En France, on le rencontre très tôt dans les travaux de Robert Hertz (1928), sociologue de l'école durkheimienne qui va fonder ses travaux

théoriques sur des matériaux ethnographiques. Quelques années plus tard, Marcel Mauss (1967) en dispensant un enseignement marquant pour l'ethnographie, mais aussi pour l'ensemble des sciences humaines, va permettre de construire un positionnement particulier, à partir des principes élaborés par Émile Durkheim, qui sera repris par de nombreux chercheurs de disciplines diverses¹.

D'autres vont utiliser cette méthode, pourtant sociologues et ethnologues s'ignorent. C'est la découverte, en France, de la traduction des travaux de la sociologie de l'École de Chicago (Chapoulie, 2001) qui va permettre un certain soutien à ce positionnement. En sciences de l'éducation, l'observation ethnographique est émergente. Cette méthode est utilisée dans des travaux s'intéressant aux établissements scolaires et, de façon plus générale, à la socialisation de l'enfant et du jeune, au travers des différents processus qui appartiennent à une véritable culture scolaire (Payet, 1997). Au-delà de l'école, les sciences de l'éducation développent des recherches à partir de cette méthode d'observation, s'intéressant aux liens entre l'école et son environnement (Lepoutre, 1997) ou aux espaces publics occupés par les populations jeunes (Duret, 1996). La socialisation urbaine des jeunes (Vulbeau, 2002) est une des thématiques dans laquelle s'inscrivent mes travaux de recherche. Mes observations me permettent de donner une définition de la jeunesse et de la socialisation en milieu urbain, présentant les objets, les usages et les processus qui caractérisent cette socialisation. Les jeunes, en s'appropriant la ville, développent des usages et des pratiques que les institutions locales jugent plus ou moins adaptés. C'est cette interaction qui apparaît au travers de mes travaux de recherches construits à partir d'un positionnement socioethnographique. Finalement, mes recherches se développent grâce à un travail de terrain permettant l'approche d'une population donnée dans un espace défini. Mes travaux se situent dans la discipline des sciences de l'éducation, s'appuyant sur la sociologie pour l'étude d'un groupe humain relevant de notre société, et sont menés, grâce à une méthode d'observation ethnographique, en développant un positionnement socioethnographique. Cette méthode permet d'être au milieu des acteurs observés afin de saisir au plus près les actions et le sens qu'ils en donnent. Le recueil de données se fait grâce à un carnet de bord rédigé au jour le jour à

¹ Les travaux de Claude Lévi-Strauss restent influencés par Marcel Mauss ainsi que ceux de A. Leroi-Gourhan, élève de Mauss et qui va appliquer son enseignement pour faire évoluer la technologie.

partir des observations et des entretiens informels menés au gré des rencontres. Mon intérêt pour les interactions entre les jeunes et les institutions me conduit le plus souvent au sein de municipalités où j'observe la ville en tant qu'espace géographique, son organisation politique, la présence des jeunes du point de vue géographique et politique, les professionnels qui accompagnent la jeunesse et les interactions de l'ensemble de ces acteurs avec les conséquences sur l'entrée des jeunes dans la vie adulte. Jusqu'à ce jour, mes travaux m'ont conduit en banlieue parisienne, dans le département de Seine-Saint-Denis, trop souvent mis en scène dans les médias pour des faits de violences urbaines, oubliant toute la richesse d'actions citoyennes menées malgré la précarité des populations.

L'usage de la sociologie se trouve dans les théories de la jeunesse, des politiques publiques et l'interaction fait le lien entre la dimension « micro » et « macro » de mon travail.

La méthode étant posée, il est nécessaire de comprendre ce que sont les politiques publiques développées en France en direction de la jeunesse.

2. Les politiques locales en direction de la jeunesse

L'évolution de la société française est à l'origine de la reconnaissance de la jeunesse comme groupe social et au développement de dispositifs qui devraient permettre d'accompagner la jeunesse. L'ensemble de ces actions, qui relèvent de décisions politiques, devrait trouver une cohérence en tant que politique en direction de la jeunesse. En France, les années 1950 ont été marquées par une volonté politique de considérer la jeunesse comme une ressource potentielle de la société avec une place qui lui serait reconnue. Pourtant, la modernisation de la société avec la construction de grands ensembles aux périphéries des grandes villes va jouer un rôle important dans la dégradation de l'image de la jeunesse française. Si la construction massive de nouveaux logements, synonyme de confort et de modernité, annonçait de nouvelles formes de vie pour les français, très vite, les grands ensembles, trop éloignés de toutes commodités, vont devenir invivables et seront délaissés. Progressivement ces espaces vont être occupés par des populations qui n'ont pas d'autres possibilités de logement. Ces familles sont le plus souvent d'origine étrangère. Le premier choc pétrolier de 1973 va faire

basculer la France dans une crise économique qui touchera en premier les populations les plus fragiles. Les familles habitant ces grands ensembles et les jeunes sont alors fortement touchés, les situations de précarité sociale devenant inquiétantes. L'été 1981 va être déterminant dans la construction d'une peur de la jeunesse, les premiers événements des banlieues étant fortement relayés par les médias. Dès lors, l'État français va demander aux villes de prendre en charge la jeunesse au niveau local avec l'idée de la nécessité du maintien de l'ordre et d'une certaine paix sociale. C'est le début du changement d'orientation de la politique en direction de la jeunesse. Les élus de chaque commune française vont donc devoir s'interroger sur la prise en charge de la jeunesse. En conséquence, vont naître différentes formes de structures institutionnelles² pour la prise en charge de la jeunesse. Ces espaces vont devenir, au fil du temps, les seuls espaces dans lesquels s'organisent, aujourd'hui encore, ce que les décideurs politiques appellent « des politiques jeunesse », mais qui ne sont, trop souvent, qu'une juxtaposition d'activités d'encadrement. Lors de mes travaux d'observation, ce sont ces lieux qui m'intéressent au sein des villes. Je parle d'institutions locales ou d'institutions municipales comme d'espaces reconnus par le pouvoir politique pour développer des prises en charge en lien avec les orientations politiques des villes.

Lorsqu'on parle de politique de la jeunesse, on retrouve, le plus souvent, des idées récurrentes. Soit l'institution cadre sa jeunesse pour obtenir la paix sociale, soit la jeunesse fait ce qu'elle veut, développant des comportements déviants et dangereux. Nous allons donc essayer de comprendre cette lecture ambivalente de la jeunesse.

On l'a vu plus haut, l'injonction de l'État faite aux municipalités de prendre en charge la jeunesse va avoir différentes conséquences. On voit apparaître différentes formes d'actions locales devant permettre aux jeunes de trouver des lieux d'inscriptions juvéniles et aux villes de trouver une certaine paix sociale. Les espaces de prise en charge de la jeunesse vont alors adopter différents fonctionnements.

Mes différents travaux d'observations participantes et de recherche-action effectués, depuis les années 2000, dans des villes de la banlieue parisienne, plus particulièrement au sein des services jeunesse en charge d'une population se situant entre 11 et 25 ans, me

² Ces structures sont des espaces organisés par les communes qui permettent aux jeunes de venir participer à des projets ou des activités.

permettent de proposer une typologie. On pourra ainsi trouver des institutions ouvertes, figées ou fermées (Bordes et Fofana, 2004).

L'institution ouverte proposera des projets et des actions pour les jeunes permettant des interactions constructives pour chacun. Il faut alors s'interroger sur ce qui pousse les institutions à développer ce genre d'orientation.

L'institution figée résistera en refusant tout échange avec les jeunes, provoquant soit le départ des jeunes vers d'autres institutions, soit l'entrée en conflit qui aboutira, le plus souvent, à une négociation rétablissant une certaine paix sociale.

L'institution fermée ne proposera rien, estimant que la jeunesse ne nécessite pas un espace propre. Elle ignorera la jeunesse ou décidera de la dissoudre dans l'ensemble de ses services. Il faut remarquer que l'institution peut être tour à tour fermée, figée ou ouverte en fonction des situations.

Si nous prenons l'exemple du service jeunesse de la ville de Saint-Denis, que j'ai pu observer durant deux ans, il va d'abord présenter un aspect « ouvert » en mettant en place un certain nombre de projets nés des axes d'orientation de la politique jeunesse, mais pourra être figé comme lors de l'occupation de la maison des jeunes, ou fermé lorsque le service décide de ne pas ouvrir de lieu d'accueil dans certains quartiers. Il passe donc par plusieurs positionnements qui pourtant permettent une certaine évolution des situations.

De leur côté, les jeunes pourront développer différentes attitudes vis-à-vis de l'institution. Certains se situeront comme simples usagers de l'institution. Ils prendront ce qui les intéresse sans jamais créer d'interactions. C'est ce que font certains jeunes qui utilisent les sorties organisées par les antennes jeunesse, ou ceux, plus âgés, qui profitent du système de billetterie mis à leur disposition par le Bureau Information Jeunesse.

D'autres proposeront à l'institution des aménagements qui leur permettront de s'inscrire dans une expérimentation sociale. C'est ce qu'ont fait les jeunes lorsqu'ils ont négocié avec le maire et signé une convention avec la municipalité, contrat organisant l'utilisation d'un local afin de pratiquer et de transmettre les valeurs de la culture hip-hop aux plus jeunes.

D'autres encore iront plus loin dans leurs actions, utilisant souvent le conflit pour négocier. C'est dans l'interaction qu'ils obtiendront les moyens et les espaces nécessaires à leurs pratiques. C'est ce qu'ont fait les jeunes de la ville de Saint-Denis en occupant les locaux de la maison des jeunes pour obtenir un espace pour la pratique du hip-hop. D'autres enfin contourneront les résistances de l'institution en s'installant là où on ne les attend pas.

On a ici un aperçu de ce qui se passe lorsqu'on se retrouve en présence d'une municipalité qui va décider d'encadrer, voire d'accompagner sa jeunesse. Une relation existe quels que soient les choix politiques de la municipalité, entre l'institution et les jeunes. Cette relation et ces échanges se construisent et varient en fonction des situations. Il semble impossible de dire qu'une institution adopte une ligne de conduite et n'en varie plus. On voit bien comment les jeunes peuvent être demandeurs de certains cadres, alors qu'ils paraissent « ne rien faire », et comment l'institution peut ne pas être encadrante, mais plutôt en attente de rencontres, d'échanges ou de conflits pour construire une politique en direction de sa jeunesse. Finalement, les relations qui se dessinent entre les jeunes et l'institution locale semblent s'inscrire dans une interaction constructive.

On voit bien toute la particularité de la politique développée en direction de la jeunesse dans l'exemple de la ville de Saint-Denis. D'un côté nous avons les axes développés par les élus, de l'autre ce qui se fait sur le terrain.

L'observation des projets développés pour ou par la jeunesse montre qu'il existe une véritable inscription dans une pratique culturelle juvénile. La place des animateurs se révèle importante dans la possibilité qu'elle offre aux jeunes d'accéder aux interventions développées par la politique jeunesse de la ville. La nécessité d'une formation des personnels reste donc primordiale, la mise en œuvre de décisions politiques et de moyens financiers ne garantissant pas au public jeune l'accès aux orientations politiques dessinées pour eux.

Il n'en reste pas moins que l'institution que l'on a tendance à voir comme encadrant et décidant des actions à mettre en place en direction de la jeunesse, n'est pas la seule à agir, et peut même, quelques fois, dépendre des actions menés par les jeunes. Ce positionnement entre les jeunes et l'institution locale relève d'une mise en présence de

pouvoirs qui méritent d'être analysés. Les jeux que développent les jeunes et l'institution locale ne serviraient-ils pas, finalement, à trouver un équilibre afin de développer des situations suffisamment satisfaisantes pour les deux parties ?

Différents types de jeunes se rencontrent donc au sein des villes. On va passer du jeune consommateur, qui finalement maîtrisera bien le fonctionnement de l'institution, au jeune investi dans une volonté d'expérimentation sociale. Ce dernier pourra décider de se tenir à l'écart des manipulations de la municipalité, développant un positionnement militant, ou de se laisser absorber par les usages institutionnels de la jeunesse et devenir un « bon jeune ». Cela ne voudra pourtant pas dire qu'ils n'ont pas conscience de cette utilisation, mais plutôt qu'ils décident de se laisser absorber pour pouvoir, quelques fois, agir de l'intérieur.

L'usage des espaces qui sont réservés aux jeunes peut varier en fonction de leurs besoins et des possibilités pour eux de s'investir. L'institution a un rôle à jouer dans l'accompagnement de sa jeunesse. Pour cela, il faut qu'elle ait une véritable envie de donner une place à sa jeunesse et qu'elle l'autorise à la prendre.

Cette notion d'autorisation est d'autant plus importante qu'elle reste liée à la socialisation. Durant les interactions qui se nouent entre les jeunes et l'institution locale, les positions de chacun sont en jeu. Une relation d'autorité s'instaure provoquant une adaptation des deux parties au lieu, au moment et aux enjeux. Comme le montre Damien Tassin (2001) lors de son observation d'une structure municipale de la jeunesse proche géographiquement et politiquement de Saint-Denis, une forme de contractualisation se développe entre les jeunes et l'institution. Le plus souvent, elle fait partie du quotidien, donc n'apparaît pas comme essentielle. Pourtant, le fait de poser, même implicitement, des règles de fonctionnement permet à l'institution d'autoriser les jeunes à prendre place. L'autorisation (Pain et Vulbeau, 2002) sera donc prise dans le sens de comprendre une socialisation qui va inculquer des normes et des valeurs. Elle pourra être qualifiée « par défaut » dans le sens où l'institution va laisser une ouverture possible en direction des jeunes dans l'usage de ses fonctionnements. C'est grâce à ces interstices que le jeune va pouvoir apporter sa contribution à la socialisation de l'institution et donc, par réciprocité, à la sienne.

Pourtant, le plus souvent l'institution locale n'a pas conscience de ce jeu et se laisse envahir par ce sentiment de menace qui plane autour des jeunes. De là découlent des dispositifs créés pour contenir la jeunesse. Elle n'est plus seulement une menace, elle se met aussi, elle-même, en danger. Pourtant, en prenant le temps de regarder ce qu'elle fait, loin de toutes représentations, on trouve une jeunesse active, détenant des savoirs, qui sait se prendre en charge pour trouver sa place au travers de pratiques dont le rôle n'apparaît pas à tous. Le rap est un exemple intéressant, si on considère qu'il a, tout comme la jeunesse, un statut homologue de « menace ».

3. La socialisation et la construction identitaire

En partant du principe qu'on ne peut pas penser l'individu, son identité, sa personnalité, ses conduites indépendamment de ses relations sociales, les psychosociologues accordent une grande importance aux notions de « soi social », de rôle, de statut. Ces préoccupations qui se retrouvent dans les travaux de Georges H Mead et plus tard, chez Erving Goffman deux interactionnistes qui réfutent les conceptions de l'individu comme un être autonome qui n'existe qu'en soi et pour soi. Pour eux, l'identité sociale se forge au contact d'autrui. C'est à partir de ce positionnement que nous allons tenter de comprendre la construction de l'identité chez les jeunes par le biais de leur socialisation.

L'identité est formée par des processus sociaux. Une fois constituée, elle est conservée, modifiée ou même renforcée par des relations sociales. Les processus mis en jeu sont déterminés par la structure sociale, et inversement, les identités produites par interaction avec la structure sociale l'influencent par retour en la maintenant, la transformant, ou lui donnant de nouvelles formes.

La socialisation permet de construire une identité qui s'inscrit dans une société précise qui va poser les limites de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. L'identité se construit donc dès la naissance par le biais de la socialisation primaire qui va inscrire l'être dans une société spécifique possédant ses codes et ses règles (Dubar, 1998). L'enfant va donc intégrer les fonctionnements de la société de ses parents qui sera la sienne. Au-delà d'une société, l'enfant intégrera aussi un type d'identité en fonction du lieu où il habite, des personnes qu'il fréquente, du milieu social dans lequel il vit. Durant sa socialisation secondaire, il expérimentera des types d'identité au gré de ses rencontres.

C'est dans et par les catégorisations des autres (les personnes rencontrées : maîtres, copains, travailleurs sociaux, etc.) que les jeunes font l'expérience de leurs premières identités sociales. Celles-ci ne sont pas choisies, mais données sur la base des appartenances ethniques, politiques, religieuses, professionnelles et culturelles de leurs parents, mais aussi sur la base des performances scolaires. L'école élémentaire constitue un moment décisif pour la première construction identitaire sociale. Si nous apprenons à être ce qu'on nous dit d'être, nous nous construisons aussi au travers de toutes les relations et les identifications à autrui. C'est cette dualité qui se développe entre notre identité sociale héritée et notre identité construite qui permet de développer, tout au long de la vie, des stratégies identitaires. C'est ce que l'on peut observer chez les jeunes dès l'âge de 11 ans. Cette période va inscrire les jeunes dans un processus de socialisation intra-générationnel qui les amènera à se construire non plus par rapport à leur famille, mais en regard des personnes qu'ils rencontrent. Certaines trajectoires sont alors marquées par la continuité inter et intra générationnelle, d'autres par des ruptures de toutes natures impliquant des remises en cause d'identités antérieurement acquises ou construites.

La sortie du système scolaire et la confrontation au marché du travail constituent des moments importants dans la construction d'une identité autonome. Quand on observe les difficultés, pour les jeunes français, d'entrer sur le marché du travail, on comprend toute la difficulté de se construire une identité autonome et de faire reconnaître par autrui ses compétences et sa possible construction identitaire. L'inscription dans une pratique culturelle telle que le rap va permettre aux jeunes de montrer leurs capacités à s'intégrer dans un fonctionnement autonome. On est bien, ici, face à un enjeu décisif de construction personnelle de stratégie identitaire mettant en jeu l'image de soi, l'appréciation de ses capacités, la réalisation de ses désirs.

Pour réaliser une construction identitaire sociale et professionnelle, l'individu doit entrer dans des relations, participer à des activités collectives dans des institutions et intervenir dans des interactions développées par des acteurs. L'individu va mettre en jeu des espaces d'identification prioritaires au sein desquels les individus se considèrent suffisamment reconnus et valorisés. Le fait de pouvoir jouer avec différents espaces, de pouvoir négocier ses investissements et de gérer ses apparences permet de se construire

une identité. Dans le cadre de la mise en œuvre d'une politique jeunesse, les partenaires de cette construction peuvent être le groupe de pairs, l'équipe de professionnels, l'élus, le formateur, le médiateur, le personnel d'entretien, le gardien ou toute personne en contact avec la jeunesse.

L'identité n'est pas transmise par une génération à la suivante, elle est construite par chaque génération sur la base des catégories et des positions héritées de la génération précédente, mais aussi à travers des stratégies identitaires déployées dans les institutions que traversent les individus et qu'ils contribuent à transformer.

On comprend bien la nécessité d'accompagner la jeunesse dans sa construction identitaire en autorisant la construction de liens solides qui permettront aux jeunes de cheminer vers une place dans la société.

4. La construction identitaire et l'inscription dans la pratique du rap

Depuis les années 1990, le rap, malgré son apparition aux Victoires de la musique française, souffre de sa mauvaise image. Les textes sont régulièrement dénoncés comme étant violents ou autant d'appels à la révolte. Pourtant, les acteurs des politiques locales ont su se saisir de cette pratique pour tenter de faire entrer les jeunes dans les espaces pensés pour eux. Ceci a pour conséquence le maintien de la pratique du rap comme associée aux jeunes précaires incapables de s'inscrire dans une autre culture. Si dans la culture hip-hop, la danse et le graff ont pu sortir de la rue en montant sur scène ou en s'exposant dans des galeries, le rap reste associé à la violence de la rue. Sa « mauvaise réputation » est à l'origine d'un sentiment de méfiance envers les jeunes s'inscrivant dans sa pratique et les lieux développant cette expression. Les jeunes rappeurs, en réponse et pour être reconnus comme « rappeurs » développent encore plus cette image de « mauvais garçons » dans une mise-en-scène symbolique. Pourtant, au-delà de cette exposition artificielle, il semble important de s'interroger sur l'enjeu de cette pratique du point de vue des savoirs.

Au-delà de ces représentations, nombreux sont les sociologues (Bazin 1995, Lapassade Rousselot 1996, Boucher 1998, Sberna 2001, Faure Garcia 2005, Lafargue, 2008) qui ont su montrer la fonction sociale du rap, objet de socialisation, de reconnaissance et de prise de parole d'une jeunesse oubliée. Si on se place du point de vue des sciences de

l'éducation, on peut s'interroger sur la nature des savoirs qui sont mobilisés dans la création d'un rap, cette pratique restant à l'origine de la construction de savoirs.

Dans son étude sur la pratique du rock, Gilles Boudinet (1996) considère que « le sujet construit son savoir musical sous l'angle de la pratique ». Le rap se construit lui aussi sous l'angle de la pratique. En effet, en créant leur rap, les jeunes doivent passer par différentes étapes de création, d'abord un texte, puis un son sur lequel ils posent leurs voix. L'ensemble demande un savoir-faire et aboutit à la création d'un savoir. On comprend la nécessité de distinguer le savoir du savoir-faire et du savoir être. J'emprunterai donc à Gilles Boudinet sa typologie qui distingue les savoirs généraux sur la musique des savoir-faire techniques et d'un savoir-faire groupal.

Les jeunes rappeurs n'ont, le plus souvent, aucune formation musicale. Ils ne fréquentent pas les écoles de musique réservées à une élite. Leur seule approche de la musique est l'apprentissage de l'écoute musicale par les pairs, la radio, les différents supports musicaux et les chaînes de télévision diffusant des clips musicaux. Lorsqu'ils élaborent un rap, ils s'inspirent de leur vie de tous les jours et des musiques qu'ils écoutent. La jeunesse étant le temps de la socialisation par les pairs, les jeunes développent des réseaux et des groupes d'amis sur la base du partage des goûts musicaux. Lors de mes observations, je constate que le rap est toujours bien implanté dans les quartiers périphériques, subissant pourtant une évolution due à l'écoute de musiques très différentes et bénéficiant d'un renouveau dans la création des textes et l'utilisation de la syntaxe.

Si à ses débuts, le son était fait d'un simple rythme, élément fondamental de la musique, qui servait à donner du poids aux paroles scandées, aujourd'hui il est une véritable création musicale. Il se construit de morceaux de musique empruntés à d'autres, ou de sons créés grâce à un logiciel. Si dans un premier temps les rappeurs ont été poursuivis par les auteurs, aujourd'hui la démocratisation de l'informatique donne un accès plus ou moins légal à des morceaux musicaux, qui alimentent les sons des rappeurs.

Le rap est une musique pratiquée par des autodidactes sans aucune formation musicale. L'apprentissage se fait par identification et appropriation, le rap étant une expression liée à la culture populaire dont le but est de proposer une vision particulière de la société. Ce

savoir musical est un savoir de création qui reste associé à un mode d'expression et de communication. La démarche même de construction d'un son, fait de bouts musicaux glanés dans différents morceaux, renvoie à une découverte de la musique ou des musiques. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le rappeur n'écoute pas que du rap ou du funk, mais reste ouvert à tous les genres musicaux qui pourront enrichir sa bande son. Le jazz et la musique classique sont très employés dans les boucles³ créées par les jeunes. Une telle ouverture permet d'acquérir une connaissance musicale générale.

Au-delà d'une connaissance purement musicale, la création d'un rap demande certains savoirs techniques. En effet, si pour les paroles, un papier et un crayon suffisent, pour la création du son, les jeunes ont besoin d'une aide technique et matérielle.

Pour créer leur son, les jeunes se servent de la musique assistée par ordinateur (MAO). Ils ont besoin d'un ordinateur et d'un logiciel qui leur permettent la création de sons, mais aussi le montage des différents morceaux. À cela, ils rajoutent des morceaux de musique enregistrés ou téléchargés et des sons directement créés sur un clavier musical relié à l'ordinateur.

Les jeunes ont donc besoin d'un accompagnement. Certaines institutions locales l'ont bien compris et mettent à la disposition des jeunes des espaces de création. Ce savoir technique ne s'apprend pas à l'école. Il se transmet entre pairs. Le plus souvent, les responsables des espaces mis en place par les municipalités sont des jeunes s'inscrivant dans la pratique du rap et profitant d'une demande institutionnelle pour intégrer un emploi de vacataire. Ils passent ainsi d'une précarité de la rue à une précarité de l'emploi, perpétuant un savoir technique qu'ils tiennent eux-mêmes de leurs pairs. Le rap et plus généralement le hip-hop sont des pratiques juvéniles faites d'identification, de transmission, d'imprégnation et d'expérimentations.

Cette construction d'une bande-son se fait morceau par morceau, assemblant les notes de différents courants musicaux, un peu à l'image de cette jeunesse des banlieues. Les jeunes se construisent jour après jour, souvent dans la précarité, transformant leur usage de la ville en savoir-faire, tout comme ils recyclent des morceaux de son pour créer une

³ Boucle : fond musical fait de morceaux de musique différents, monté en boucle, sur lequel le rappeur pose sa voix.

œuvre originale. Leur identité est alors faite de rencontres, d'apprentissages mis bout à bout à l'image de leur son.

Les jeunes abordent le rap par la pratique, dès le plus jeune âge, en écrivant l'histoire de leur quotidien. Ils utilisent leur savoir de la cité pour transmettre leur message. La mise en forme est une technique très importante. Un jeune rappeur m'expliquait que selon le public qu'il avait en face de lui, il rappait de façon différente, utilisant un langage adapté à sa volonté d'être entendu par certains ou par tous. Cette stratégie d'expression montre une maîtrise acquise par expérimentation :

Si je veux dénoncer des fonctionnements des services municipaux et que le maire est là, je vais parler normalement et rapper doucement et clairement. Si je veux informer mes potes sur des situations discriminantes pour qu'ils réagissent mais que je ne veux pas que les adultes présents comprennent, je vais rapper vite et en verlan⁴.

L'apprentissage de l'expression orale les amène à l'écrit. En effet, si dans certaines réunions les jeunes pratiquent les joutes oratoires qui sont des échanges improvisés, le plus souvent les rappeurs écrivent leur texte pour pouvoir le faire évoluer. Ce passage à l'écrit se fait sans complexe, surtout par nécessité. Il prend souvent une forme phonétique, jusqu'au jour où il doit déposer ses textes à la Société des auteurs compositeurs et éditeurs de musique (SACEM). C'est souvent à ce moment-là que les jeunes prennent la mesure de leurs limites dans la maîtrise de la langue française et cherchent de l'aide. Ils s'adressent alors à une personne qui puisse leur assurer la réécriture des textes. C'est à ce moment que l'institution doit jouer son rôle et proposer à ces jeunes un retour vers des savoirs dont ils ont besoin.

Quel que soit le niveau d'étude, les jeunes, en écrivant leurs textes, doivent faire preuve de dextérité dans l'utilisation de la langue française et des rimes. Le résultat est souvent très poétique. On comprend l'importance de l'ensemble de ces savoirs que mobilisent les jeunes au travers d'une expression juvénile, le rap. Tous ces savoirs ne sont pas figés et subissent une progression constante. Au même titre que les rockeurs de Gilles Boudinet, le rap ne peut se réduire à des notions de « je sais – je sais pas », mais est vécu comme un apprentissage permanent.

⁴ Propos recueillis lors de ma recherche menée à Saint-Denis (France) entre 2001 et 2003.

Enfin, ces jeunes sont en interaction permanente entre élaboration et intégration, entretenant une relation active entre le sujet et le savoir. Au travers de sa pratique, le rappeur comme le rockeur s'inscrit dans une éducation à la musique avec sa découverte du savoir musical et une éducation par la musique en structurant son identité et sa propre signification. Le rap s'impose lui aussi comme une entrée dans les savoirs face à l'exclusion du savoir et l'échec scolaire.

Ainsi, les savoir-faire techniques de ces jeunes, appris par expérimentation et transmission entre pairs, se construisent au travers de manipulations, que ce soit de la langue, des sons ou des vinyles. Le rap reste une expression en constante recomposition. Cette improvisation reste libre et spontanée accompagnant le jeune dans un tâtonnement expérimental parallèle à sa construction identitaire.

Le rappeur n'est jamais seul, il appartient à un quartier auquel il fait systématiquement référence et qui peut générer la création d'un *posse*⁵, réunion de plusieurs jeunes ayant un point commun, le plus souvent géographique. Au sein de ce groupe existe une forte notion de collectif qui impose une entraide et des interactions toujours renouvelées. Ainsi, la reconnaissance d'un des membres entraînera la réussite sociale de tout le *posse*.

Cette compétence d'action avec une participation à une production commune implique une responsabilité et un engagement de chacun. On retrouve la notion de projet qui permet la constitution d'un cadre d'action et la mise en place de liens sociaux. Ce travail en partenariat est créateur de liens sociaux, dynamisant l'engagement de chacun et permettant l'émergence de règles permettant aux jeunes de prendre place dans le fonctionnement de la société. En effet, le fait de venir créer un son implique de rentrer dans un cadre institutionnel en réservant des heures en studio, en échangeant sur la construction musicale et sur la diffusion du produit. Enfin, le rap développe un rôle « d'auto socioconstruction », le groupe garantissant un échange entre pairs et une transmission. En effet, les pairs garantissent la transmission en permettant le tâtonnement expérimental au travers d'échanges, de discussions, de corrections et de créations qui restent des indicateurs d'une implication éducative. Cette relation d'apprentissage met en

⁵ Un posse est un réseau d'affinités et de solidarités réuni en collectif artistique rassemblant des groupes ou des individus issus de la culture hip-hop.

avant le lien entre le savoir et l'apprenant : les jeunes ne passent plus par l'enseignant pour accéder au savoir, le savoir devient directement accessible (Houssaye, 1993).

Finalement, le rap peut être considéré comme l'apprentissage autodidactique d'un moyen d'expression musicale par une pratique faite d'expérimentations, d'inventions et de « faire » renvoyant aux pédagogies actives. Les effets de cette pratique sont nombreux, contribuant à la constitution, à l'évolution et au développement de ses acteurs, permettant de trouver une identité en agissant sur les personnalités en construction. En s'inscrivant dans la pratique du rap, le jeune va trouver un espoir d'être entendu, dynamisant son parcours et facilitant son entrée dans les savoirs. La musique peut apparaître comme réparatrice de situations d'échecs scolaires ou de chômage par son action stimulante qui motive les jeunes et les aide à sortir de situations difficiles.

Ce moyen de communiquer, dans une société où les jeunes issus de quartiers défavorisés peinent à se faire entendre, permet d'être vu, favorisant une reconnaissance. Le rap est donc un moyen de lutter contre l'exclusion, de reprendre place dans les savoirs, d'apprendre à s'organiser, à programmer des projets et à se positionner en tant que jeune s'inscrivant dans une pratique culturelle juvénile. Cette structuration, activée par la pratique du rap, passe par une transformation de pensées et d'attitudes négatives en positives, dans la plus pure tradition des principes de la culture hip-hop.

Le rap est aussi la possibilité pour ces jeunes d'accéder à d'autres cultures, entraînant une distribution des savoirs et des expériences. Cette expression spontanée n'est donc pas sans effets sur la jeunesse en recherche d'identité. L'acquisition des savoirs n'est plus, depuis longtemps, une mission exclusivement réservée à l'école, mais peut se faire au travers d'une pratique culturelle juvénile ; la société se porte alors garante de ces acquisitions, la ville devient éducatrice.

5. Accompagner la jeunesse à prendre place

Si on dépasse les représentations, on s'aperçoit que les institutions développent des espaces dans lesquels la jeunesse s'inscrit dans des pratiques socialisantes permettant le développement de savoirs et de savoir-faire que l'école n'a pas su ou n'a pas pu lui apporter. La réflexion autour de politiques développées en direction de la jeunesse montre que les interactions qui naissent autorisent les jeunes à « prendre place ».

À partir de quels concepts ces interactions peuvent-elles être analysées pour nous conduire vers une compréhension des faits ? Si, jusqu'à présent, l'institution locale donne à voir un certain positionnement qui tendrait vers la recherche d'une paix sociale, qu'en est-il lorsqu'on analyse les interactions qui se forment entre elle et les jeunes ? Comment les jeunes en se positionnant d'une part comme des apprenants, d'autre part comme des transmetteurs, trouvent-ils une place dans l'institution locale ? Comment l'interconnaissance, les interactions et les positionnements des jeunes pratiquant le rap nous conduisent-ils vers l'invention d'une socialisation réciproque ?

« Prendre place » pour la jeunesse est une nécessité sociale. La pratique du rap aide les jeunes à se positionner en tant qu'acteurs et à se construire une identité propre. Pourtant, dans ce cheminement, ils doivent souvent passer par des jeux de cache-cache avec l'institution locale qui prend elle-même part à cette mise en scène institutionnelle de la jeunesse. Le rapport de force qu'utilise la jeunesse n'est pas spécifique à une ville. Les jeunes savent percevoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. La politique de consommation dans laquelle s'inscrivent la plupart des services jeunesse entraîne des situations de rapports de force. Bien souvent, les municipalités n'ont de leur jeunesse qu'une vision de menace qui les pousse à mettre en place des espaces de cadrage. Ces espaces vont donc avoir pour fonction implicite de maintenir la paix sociale. Celle-ci deviendra un enjeu politique qui va entraîner un positionnement de crainte vis-à-vis des réactions de sa jeunesse.

Les jeunes saisissent en général tout l'intérêt d'une telle situation. Ils font donc des apparitions bruyantes sur la scène publique dès qu'ils estiment devoir obtenir un service que l'institution leur refuse. On en arrive à des situations où l'institution demande aux professionnels en charge de la jeunesse d'anticiper leurs besoins pour éviter tout débordement. On peut alors se demander quelle est la nature du lien qui subsiste entre l'institution et la jeunesse. On se retrouve dans un système extrême de consommation et de tentative de programmation des vies juvéniles, alors qu'il faudrait reconnaître les processus de négociation et les émergences que provoquent les jeunes dans leur relation à l'institution. Quelquefois, l'institution va précéder la demande des jeunes en leur donnant la possibilité d'accéder à des actions, le plus souvent des voyages, que les jeunes n'avaient même pas envisagées.

Ce jeu est possible quand l'institution ne comprend pas que le conflit est un premier pas dans la négociation. Les jeunes développent des systèmes de revendication que l'institution perçoit trop souvent comme une attaque menaçant la paix sociale. Certaines institutions ne vont pas vouloir entendre les revendications des jeunes, ce qui va développer, chez eux, un sentiment d'abandon qui pourra pousser au passage à l'acte plus ou moins violent.

D'autres institutions vont entendre la jeunesse comme une menace, le conflit faisant peur. Elles vont transformer l'échange en une sorte de don perpétuel, développant un sentiment d'insatisfaction chez les jeunes qui ne seront considérés que comme des consommateurs, et chez l'institution qui aura l'impression de devoir toujours donner plus en contrepartie d'une certaine tranquillité publique.

D'autres institutions encore proposeront un certain nombre d'espaces aux jeunes qui, par le conflit, feront évoluer les choses sans que l'institution prenne vraiment conscience de son action et de l'évolution de son positionnement. Ensemble, ils construiront donc une politique pour la jeunesse, pensant souvent qu'ils en sont chacun de leur côté les auteurs, alors que ce sont leurs interactions qui les conduisent dans cette nouvelle construction.

Lorsqu'on discute avec les animateurs, on s'aperçoit que certains ont conscience de cette construction partenariale, mais n'arrivent pas à provoquer la prise de conscience de l'institution. Celle-ci perçoit l'animateur comme un « encadrant » appliquant les orientations politiques de la ville, alors que bien souvent il est le passeur entre l'institution et la jeunesse, acteur indispensable dans les échanges et donc dans la construction de la politique de la jeunesse.

Il reste à remarquer le positionnement des jeunes face aux institutions. Ils semblent beaucoup plus lucides dans cette construction de lien et dans l'utilisation des mises en scène. Peut-être que, finalement, ce sentiment de menace qui occupe l'institution face à sa jeunesse, permet aux jeunes d'avoir un avantage dans l'évaluation des positions de chacun. Cette quête perpétuelle de tranquillité publique de la part de l'institution locale tend à l'aveugler face à des actions qu'elle met en place dans le but de « contenir », alors que l'effet réel est la « construction ».

Les jeunes semblent plus lucides. Leurs actions nous montrent bien souvent qu'ils ont conscience de l'importance de l'échange et de l'accompagnement de l'institution locale. Observant les fonctionnements, ils savent alors, par leurs actions, accompagner à leur tour l'institution locale dans un apprentissage qui lui permet d'évoluer dans ses choix politiques locaux en direction de la jeunesse.

Cette réciprocité dans l'apprentissage et l'accompagnement est à la base même de mes recherches, ma thèse étant que l'institution locale et la jeunesse, au travers de leurs interactions, développent tour à tour des positionnements d'apprenant et de transmetteur, sans pour autant en avoir vraiment conscience. Ce qui peut apparaître comme une politique de « contention », se révèle après un certain temps d'observation, comme une véritable construction partenariale de la politique de la jeunesse, qui autorise la jeunesse à prendre une place, la sienne et non, comme le craignent trop souvent les adultes, la leur.

Conclusion

À proprement parler, un homme a autant de sois sociaux qu'il y a d'individus qui le connaissent, qui possèdent à l'esprit une image de lui (William James, 1842-1910).

Au-delà de tous les discours sur la jeunesse comme « avenir » de la société ou la jeunesse comme « perte » des valeurs de la société, on constate, lorsqu'on observe les jeunes de banlieues populaires, qu'ils ne souhaitent pas attendre l'avenir pour agir dans et sur la société. Le rap est un des moyens qui leur permet de s'exprimer, mais aussi de se construire et de prendre place. L'identité ne s'impose pas, mais se conquiert jour après jour. Le rap finalement, illustre bien cette conquête sans fin. L'observation de la création d'un texte, d'un son et finalement d'un rap est révélatrice de la construction identitaire de ces jeunes. En piochant de ci de là des morceaux de musique, des expériences de vie, des souffrances quotidiennes, le rap naît et le jeune se construit petit à petit, comme un *patchwork* fait de restes de tissus. Ces jeunes vont assembler leurs expérimentations quotidiennes pour se forger une personnalité. Finalement, le rap permet aux jeunes de se libérer des contraintes de leur histoire familiale et de leurs contraintes sociales pour s'inventer librement. Tout devient possible à condition de volonté. Pourtant, le processus est long et peut être douloureux car il met à jour la complexité de chacun. En tâtonnant, en expérimentant, en s'inscrivant dans une pratique juvénile, les jeunes vont ainsi cheminer vers une construction de soi particulière, mais toujours entourée et soutenue par

un collectif. Le rap va donc permettre aux jeunes d'aller au-delà de l'héritage qu'ils reçoivent à la naissance et de s'inscrire dans une dynamique pour devenir acteurs de leur histoire et prendre place comme acteurs de la société. Accompagner la jeunesse à prendre place signifie aussi la connaître et prendre en compte ses pratiques qui, loin d'être de simples pratiques juvéniles, sont bien des agents de socialisation à la base d'une construction identitaire originale.

Références bibliographiques

- Affergan, F. (1987). *Exotisme et altérité*, Paris, Presses universitaires de France.
- Bazin, H. (1995). *La culture hip-hop*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Beaud, S. et F. Weber (1987). «Pour une ethnographie sociologique», dans S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Becker, H. (1985). *Outsiders: Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
- Berger, P. et T. Luckmann (1996). *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- Bordes, V. et A. Vulbeau (2004). *L'Alternative jeunesse*, Paris, Éditions de l'Atelier.
- Bordes, V. et D. Fofana (2004). «Acteurs du hip hop. Entre conflit et négociation», *Informations sociales*, n° 119, p. 102-107.
- Bordes, V. (2007). *Prendre place dans la cité. Jeunes et politiques municipales*, Paris, L'Harmattan, coll. «Débats Jeunesses».
- Boucher, M. (1998). *Rap, expression des lascars, significations et enjeux du rap dans la société française*, Paris, L'Harmattan.
- Boudinet, G. (1996). *Pratiques rock et échec scolaire*, Paris, L'Harmattan.
- Chapoulie, J. M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago. 1892-1961*, Paris, Seuil.
- Dubar, C. (1998), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.
- Duret, P. (1996). *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, Presses universitaires de France.

- Erickson, E. (1994). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion.
- Faure, S. et M. C. Garcia (2005). *Culture hip-hop. Jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute.
- Hertz, R. (1928). *Sociologie religieuse et folklore*, Paris, Presses universitaires de France.
- Houssaye, J. (1993). «Le triangle pédagogique ou comment comprendre la situation pédagogique», dans J. Houssaye (dir.), *La pédagogie: une encyclopédie pour aujourd'hui*, Paris, ESF Éditeur.
- Lafargue de Grangeneuve, L. (2008). *Politique du hip-hop. Action publique et cultures urbaines*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Lapassade, G. et P. Rousselot (1996). *Le rap ou la fureur de dire*, Paris, Lori Talmart.
- Lepoutre, D. (1997). *Cœur de banlieue: codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- Mauss, M. (1967). *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.
- Pain, J. et A. Vulbeau (2002). *Autorité et autorisation*, Paris, Matrice.
- Payet, J. P. (1997). *Collèges de banlieue: ethnographie d'un monde scolaire*, Paris, Armand Colin.
- Sainsaulieu, R. (1977). *L'identité au travail. Les effets culturels de l'organisation*, Paris, Presses de la FNSP.
- Sberna, B. (2001). *Une sociologie du rap à Marseille. Identité marginale et immigrée*, Paris, L'Harmattan.
- Tassin, D. (2001). «L'autorisation par défaut: un ordinaire des interactions sociales entre une institution et des jeunes», dans A. Vulbeau (dir.), *La jeunesse comme ressource. Expérimentations et expérience dans l'espace public*, Ramonville, Erès.
- Vulbeau, A. (2002). *Les inscriptions de la jeunesse*, Paris, L'Harmattan, coll. «Débats Jeunesses».
- Wolton, D. (dir.) (2010), *Le Rituel*, Paris, CNRS, p. 9-24.